

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE À PERSONNE, JE FAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] QUEBEC, 16 SEPTEMBRE 1848. [No. 13.

LITTÉRATURE

LE COCHON ET LE CANDIDAT.

(NOTA BENE.— *Ne pas croire, malgré ce titre, qu'il s'agit d'une fable.*)

L'élection de Brioude est une des dernières dont Paris ait reçu la nouvelle. Comme elle grossit d'une unité de plus le chiffre de l'opposition de gauche, c'est le cas de dire : « Aux dernières les bonnes. »

Cette élection, comme toutes les autres, a été marquée au cachet du Quinze avril ; autrement dit, elle a eu ses petits incidents de corruption. La main habile, y a mis un doigt.

Au nombre des petits tours de passe-passe que nous révèle notre correspondance particulière, nous avons remarqué le suivant. Et cependant, précisément parce qu'il est une grosse farce, il ne devrait pas être remarquable sous le Quinze avril.

L'ancien député de Brioude était un 213, nuance doctrinaire ; à côté de lui les opposants de gauche portaient un candidat de leur couleur, celui-là même qui a réussi. Contre tous deux, le ministère présentait un ventru du nom de de Lamothe, lequel de Lamothe est un exploiteur de mines de charbon. C'est en cette qualité, sans doute qu'il s'est cru permis de faire joindre une foule de mines et contre-mines ; malheureusement. L'affaire de M. le marchand de charbon n'a pas été dans le sac.

M. de Lamothe nourrissait, dans son château de Frugères, un assortiment de cochons gras destinés à la vente. Ce petit commerce de porcs, semblable à celui que fit, il y a quatre ans, la liste civile des cochons de Siam à elle donnée par le roi d'Angleterre, est peut-être, le point sympathique qui avait fixé sur M. de Lamothe le choix du pouvoir.

Chaque tête de porc avait été cotée par le propriétaire au prix de 200 francs, juste la contribution d'un électeur. Plus d'un amateur qui s'était déjà présenté pour faire emplette, avait dû se retirer parce qu'il ne voulait pas y mettre le prix. M. de Lamothe faisait mousser ses cochons, comme depuis l'administration a fait mousser M. de Lamothe. Chacun fait valoir sa marchandise.

Quelques jours après l'ordonnance de convocation des collèges électoraux et la promulgation de la candidature de M. de Lamothe, un de ses voisins, ayant besoin de deux porcs, se présenta chez lui, et le dialogue suivant s'établit entre eux :

— Eh bien ! M. de Lamothe, vous demandez toujours deux cents francs de vos animaux ? C'est bien cher !

—Pour vous, mon cher, ce n'est que cent francs.

—Ah ! c'est plus raisonnable. . . . Mais comment se fait-il que. . . . Il y a huit jours, je vous en offrais cent-cinquante francs. . . .

—N'importe ! vous voyez que je suis accommodant pour vous, agissez de même à mon égard. Vous êtes électeur, je suis candidat. . . .

—Ah ! je comprends !

—Je, puis donc compter. . . .

—C'est moi qui vais compter le prix de vos deux cochons. ”

Ceci conclu, le bruit se répandit bientôt que M. de Lamothe, devenu moins exigeant, livrait ses porcs à 100 fr. pièce. Les charcutiers et les bouchers se présentèrent en foule. Le premier qui fut introduit dit : “ Je vous en prends un ; voici vos 100-fr.

—C'est 200.

—Comment 200 ? vous avez livré à M. un tel pour 100 fr.

—C'est différent. . . . Combien payez-vous d'impôts ?

—Quatre-vingt-quinze francs.

—En ce cas, vous n'aurez pas mes cochons à moins de deux cents francs. ”

Au second boucher M. de Lamothe donna un porc pour cent francs, parce que celui-là payait le cens voulu. Il en résulta que les amateurs ayant découvert le secret motif des concessions faites par M. de Lamothe sur les prix, ne se présentaient en personne qu'autant qu'ils étaient électeurs. Sinon, ils priaient un censitaire de leur connaissance d'acheter pour eux, et chaque fois le candidat faisait un rabais de cent francs, et vendait ainsi son bétail à vil prix en vue d'acquiescer des suffrages.

Notre correspondant ne nous dit pas le nombre des porcs aliénés de cette manière. Toujours est-il que c'est sur le porc que M. de Lamothe avait fondé ses espérances d'élection. Les cochons ont été, de concert avec l'administration, d'ardens propagateurs de sa candidature.

On ne saurait affirmer si tous les acheteurs de porcs ont voté pour M. de Lamothe ; il est même probable que beaucoup lui auront joué ce qu'on appelle vulgairement un pied-de-cochon. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au scrutin il a obtenu cinquante-six suffrages provenant soit de cochons, soit de fonctionnaires.

On assure, mais nous ne saurions l'affirmer, qu'un électeur avait mis une saucisse dans l'urne.

Calculez pourtant ce qui aurait pu advenir si le candidat ministériel avait eu quelques porcs de plus à mettre dans le commerce. Avec cinquante cochons il a eu cinquante-six voix ; avec le double il en aurait eu cent douze. Il n'a donc réellement manqué son élection que de quelques cochons.

Il résulte de cet incident une importante moralité : c'est que le cens électoral, qui donne en France tant de droits superbes, tels que ceux—constitutionnels, de nommer députés et municipaux,—contingens, de recevoir la croix-d'honneur et des poignées de main, d'avoir des bourses pour ses enfants et des bureaux de tabac pour tous les siens,—donne, en outre, dans l'arrondissement de Brioude, le droit non moins précieux d'acheter les porcs à moitié prix. Il est tel électeur qui, dans cette circonstance, aurait pu, en une seule journée, par la puissance de sa voix, donner un député à la France et un cochon à son garde-manger.—(Le Charivari.)

Un de nos amis qui est plus jeune, mais moins beau que l'antique, et dont la physionomie, labourée par la petite vérole, rappelle assez l'aspect du moëllon piqué, eut dernièrement la fantaisie de se faire faire un gilet rouge, mais rouge à désespérer feu la *Vraie République* dans sa tombe.

—Pourquoi diable prends-tu un gilet aussi voyant ? lui demanda-t-on.

—C'est pour que les femmes me voient de loin.

—Imbécile ! si elles te voient de loin, tu ne pourras plus les approcher.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 16^e SEPTEMBRE 1848.

AVANT, PENDANT ET APRES,

OU LES GRANDS CHEFS DE LA NOUVELLE TRIBU SAUVAGE

LES AMIS DE LA PAIX.

ACTE SECOND.

Pendant.

SCÈNE CINQUIÈME.

Elle se passe au même endroit que la première scène du second acte, c'est-à-dire dans le grand chemin, aux alentours du *Sault-à-la-Puce*. Des groupes d'électeurs se promènent çà et là vers le fond de la scène. Les uns jettent, des regards courroucés et menaçants vers le grenier où ils supposent que le héros est caché, d'autres fument, parlent, rient, paraissent fort contents de leur journée et disposés à s'en tenir là vis-à-vis de leur représentant, dont la conduite les avait d'abord irrités, mais qu'ils semblent bien prêts maintenant à prendre en pitié, en considération de la position humiliante et ridicule dans laquelle il a passé deux longues heures. Sur le devant de la scène sont quelques sauvages amis de la paix qui s'entretiennent à voix basse. Plusieurs de ceux qui se sont cachés au moment de la bataille n'ont pas encore reparu.

Le pacifique à l'ami.—Eh bien, comment est-il ?

L'ami.—Bien démonté, comme tu peux croire.

Le pacifique.—On le serait à moins après tout. Je suppose qu'il est furieux contre nous parce que nous ne l'avons pas tiré de là.

L'ami.—Oui, mais je lui ai expliqué ce qui en est.

Le pacifique.—Aussi pourquoi nous a-t-il trompés sur le nombre et la force de ses partisans. A l'entendre, tous nos adversaires devaient s'en revenir en ville éclopés, estropiés, pochés, tandis qu'au contraire sans eux c'est nous qui eussions été pour le moins assommés. Je ne me fourrerai pas de sitôt dans une pareille bagarre.

L'ami.—J'en ai assez. D'abord moi je n'attends pas de place, ainsi je ne vois pas pourquoi je m'exposerais encore aux coups et au ridicule, pire encore que les coups.

Le pacifique.—Oh ! des places, des places, nous sommes bien flambés pour ça désormais. Enfin que t'a-t-il dit ? Comment allons-nous le tirer de là ? Je crois que nous avons eu tort de n'avoir pas profité de la première offre généreuse qui nous a été faite, car les électeurs qui paraissaient bien disposés à le laisser partir sans mot dire quand on s'est adressé à leur pitié ne seront peut-être pas d'aussi bonne humeur une seconde fois.

L'ami.—Dam ! que veux-tu ? dans des circonstances aussi difficiles on ne sait trop que conseiller.

Le pacifique.—Oui ! et c'est si humiliant d'être forcé d'avoir recours à ses plus acharnés adversaires. Il est vrai que ce n'est pas aisé de savoir ici à qui s'adresser, car il a insulté grièvement et irrité personnellement tout le monde.

L'ami.—Mais, enfin, il faut le tirer de là ; car que dirait-on à Québec si l'on nous voyait revenir sans lui ?

Le pacifique.—Eh ! c'est bien à quoi j'ai pensé déjà, sans cela il y a long-temps que j'aurais parti. Je ne m'amuse nullement ici.

L'ami.—Veux-tu me laisser régler cette affaire là ; je crois que je réussirai, car je n'ai rien eu de personnel avec aucun de nos ennemis, et après tout il n'y a rien à dire contre eux ; il n'avaient qu'à laisser faire, ou en serions-nous ?

Le pacifique.—Ne m'en parle pas. J'en tremble... mais il se fait tard, dépêche-toi à délivrer notre héros avant la nuit ; car dès qu'il fera noir... je ne réponds plus de moi.

Ici les deux chefs se séparent. L'un d'eux se dirige vers la maison où est enfermé le héros. L'autre se porte vers les groupes d'électeurs.

SCÈNE SIXIÈME.

On est dans une chambre qui est située exactement au-dessous du fameux grenier.

Le pacifique se promène de long en large d'un air moitié inquiet, moitié impatient en se rongant les ongles.

Le pacifique (se parlant à lui-même).—J'ai diablement hâte que tout cela finisse, et si ça peut bien finir j'espère qu'on ne me verra recommencer qu'à bonne enseigne. *Le gros, le laid* et nombre d'autres sont partis ou cachés, nous laissant à nous débarbouiller comme nous pourrions, et s'il y a quelque chose à attrapper à la fin, je pense bien qu'ils ne seront pas les derniers à faire valoir leurs services. C'est désespérant. Reste à savoir si *l'ami* va réussir. (*Faisant le poing contre le plafond*). C'est pourtant toi qui es là-haut qui nous causes tous ces déboires.

Oh ! vas, tu ne me verras plus te suivre, faire semblant de t'adorer comme avant.

Une jeune femme (qui coud dans un coin).—Quels mécréants que ces gens de la ville, ça blasphème contre le bon Dieu !

L'ami entre en regardant de tous côtés.

Le pacifique.—Ah ! voici *l'ami* ! Eh ! bien, quel succès ? Je suis sûr qu'ils n'ont rien voulu entendre ?

L'ami.—Au contraire. C'est à qui nous rendrait service. L'un va appeler les électeurs derrière la maison et leur faire un discours pour détourner leur attention, tandis que voici deux de leurs amis qui se chargent de protéger notre héros.

Deux des adversaires politiques des chefs sauvages, appitoyés sur la triste position où leur ennemi se trouve, viennent avec l'intention de le protéger, s'il en est besoin.

L'ami frappe au plafond, et appelle le héros à plusieurs reprises.

Après beaucoup d'hésitation apparente on voit la trappe s'ouvrir.

Le héros (par le trou de la trappe).—Eh ! bien, sont-ils partis ? Puis-je m'échapper ?

Le pacifique.—Non ; mais tu peux descendre, il n'y a plus de danger. Nos ennemis ont promis de te laisser partir. Descends.

Le héros.—Ah ! mon Dieu ! c'est une trahison ; je suis mort.

L'ami.—Eh ! non, te dis-je. Viens, et n'aies plus peur. Tiens, tu ne vois ici que des personnes qui veulent te sauver.

Le héros (regardant par la trappe).—Mais je vois deux de nos adversaires. Ah ! vous m'avez vendus, perfides amis que vous êtes. Vous m'avez trahis, on va me tuer !

Le pacifique.—Eh ! mon Dieu, vous ne pensez qu'à nous insulter, vous feriez mieux de profiter de la générosité de ces messieurs pour vous tirer d'embaras que de voir partout des traîtres et des meurtriers.

Le héros se suspend péniblement par le trou de la trappe et se laisse tomber lourdement sur le plancher. On a de la peine à le reconnaître tant son visage est bouleversé ; ses yeux sont bouffis et son teint est d'un bleu pourpre. Il jette des regards effarés et craintifs sur chacun des assistants. Deux de ses adversaires l'en-

couragent, le prennent chacun par un bras et ils se disposent à sortir avec lui par la porte ; mais *le héros* paraît si effrayé qu'à la fin ils se décident à descendre par une fenêtre du fond donnant sur le champ, derrière la maison. Ils disparaissent tous par-là les uns après les autres.

SCÈNE SEPTIÈME.

On est sur le penchant du coteau qui borde le chemin, derrière la maison où s'est passée la scène précédente. Au loin on aperçoit une voiture prête à partir et qui semble n'attendre que ceux qui doivent l'occuper. On voit *le héros* soutenu par ses deux adversaires et suivi tristement par des amis. En ce moment, un petit garçon que personne n'avait observé et qui occupait un poste dérobé à la vue par la palissade d'un jardin, se mit à crier de toutes ses forces : Voilà le héros qui s'échappe ! Ce cri répété par d'autres personnes fut porté jusqu'à la foule des électeurs qu'un orateur avait assemblés et à qui il conseillait de s'en retourner tranquillement chez eux après la victoire qu'ils avaient remportée sur ceux qui voulaient les tromper et les empêcher de se consulter sur les affaires publiques. La scène qui se passe alors donne lieu à un superbe

TABLEAU VIVANT.

Vers la droite on voit accourir une foule agitée de mille sentiments divers. La physionomie de quelques acteurs témoigne la plus grande irritation à l'idée qu'on a voulu se jouer de leur bonne foi et qu'on n'a pas voulu ouvertement se fier à leur générosité. D'autres, moins animés et redoutant les suites de la colère populaire, font des efforts désespérés pour l'arrêter et du geste et par les supplications. Quelques hommes, égarés par le désir de la vengeance et d'une force athlétique, se précipitent en avant, et renversant tous les obstacles, se mettent à la poursuite du héros. Celui-ci, de son côté, voyant l'orage fondre sur lui, perd le peu de forces qui lui restaient ; il n'a plus sa tête à lui et s'affaisse comme anéanti. En ce moment un des hommes qui avait été frappé par un des forts-à-bras emmenés par *le héros* se précipite sur lui. Il tient dans ses deux mains musculeuses une énorme pierre qu'il élève au-dessus de sa tête et avec laquelle il allait écraser *le héros*, lorsque l'un des adversaires de ce dernier, l'un de ceux qu'il a le plus grièvement calomniés auprès du public, se porte au-devant du coup et le détourne. Un autre homme, non moins furieux que celui qui avait menacé la vie du héros, arrive aussi d'un autre côté et va se jeter sur le malheureux représentant pour le déchirer, lorsque l'un des adversaires protecteurs se jette aussi entre *le héros* et son ennemi et parvient à le retenir, à le calmer et à le renvoyer.

Cette scène, comme on le voit, est plus pantomime que dialoguée ; aussi est-elle difficile à bien jouer, car peu d'acteurs pourraient peindre l'abattement et le désespoir du héros, le tremblement de ses amis, le dévouement de ses adversaires et l'emportement de ceux qui voulaient lui faire porter des marques de leur ressentiment. Enfin comme tout au monde finit par finir, la colère des uns s'apaisa, la frayeur des autres se calma, et notre héros put regagner sa voiture qui l'emporta loin de ces lieux dont il gardera long-temps, on peut en être sûr, un terrible souvenir. Le malheur l'aura-t-il corrigé ? C'est ce que l'on verra par le dernier acte de cette épouvantable tragi-comédie strictement historique.

(Le troisième et dernier acte au prochain numéro.)

La lettre suivante a été méchamment mise dans notre boîte probablement par celle qui l'a reçue. C'est mal ; car, enfin, on peut aimer beaucoup et fidèlement sans savoir à fond la grammaire :

Poïente St. pierre Lan 1847 le 12 Juin.

Chaires et sensible amisse Cest toujours pour mois un sinsible et véritable plaisir que décrire à la personne quil posséde mon cœur et toutes les affection de ma vie, car personnes au monde que vous ne peut avoir droient sur mon cœur; Jais déjà eus les plaisirs de vous le faïres acconnaitre et jai me en outre à vous le répecter. Cette répection que je fait Continuellement doivent mapprendre Comme si notre amitier doivent rester conforme à notre fidelité Comme espérant que mérite de vous trais vertueuse demoiselle je ne sauroient plus douter que dautre amand voulant faïres leurs bonheur par les liens sacrés du mariage ils seront réjouis dhonneur et dâmitier de senjoindre à la vives fois quil est à votre mérite par les Correspondance de nos respect, Comme je ne puis douter sur votre estimes et sur se sujets à la bienvialliance mexigés à croire quil à des amand quil sont plus dignes que mois et préférable peut être que moi pour posséder votre silence et votre estime, Agréer recevoir ses amitier de la main de votre serviteur chéris quil se crois dans une exille priver de votre présence et des douses honneur de votre compagnis, mes soupires se rendre à chaque instant du jours près de vous vertueuse amisse chérisse de mon Cœur &c. . . . Ma santé est toujours été bonne depuis la dernière aveus de votre compagnis je vous en souhaite de toute la force de mon cœur; la continuation pour votre santé et prospérité votre serviteur et intime amis.

Les clubs irlandais de Montréal et de Québec continuent toujours. En vérité nous ne savons où ces amis de la paix veulent en venir? il y a même eu des démonstrations dhommes armés qui ont fait feu et flammes avec un baril de goudron porté sur un brancard;—on dit que ces démonstrations vont se renouveler. Toutes les commères de Québec en sont en émoi. La population du district de Québec va sûrement diminuer. Nous avons même déjà vu un Caniche femelle mettre bas sept à huit avotons—C'est un vrai malheur que le rédacteur du *Journal de Québec* est pourtant capable d'exploiter, vû que la population diminue par ces démonstration et que ses chiffres sur la susdite population se trouveront être à la fin approximativement justes.—Quel orgueil dans une idée!

BIEN AVERTIE.—Un brave campagnard faisait dernièrement d'inutiles représentations à sa fille, jolie brune de 18 ans, qui voulait épouser un jeune homme qui l'aimait bien, mais qui, pour plusieurs raisons, ne plaisait pas au papa.

Vaincu, enfin, par les sollicitations de sa fille, le père lui dit :
—C'é bon ! marie-toé avec lui, pusque tu l'vieux abselument; mais j'te l'dis d'avant ton oncle Michel, ne r'sous pas au bout d'un an avec quatre ou cinq enfants sur les bras!!!

COLLABORATION.

UN DRAME VÉRITABLE.

—Le *Fantasque* est arrivé ! le *Fantasque* est arrivé ! criait samedi dernier, vers neuf heures du soir, un jeune homme qui se précipita, la feuille bien aimée à la main, dans une maison du faubourg St. Roch.

Aussitôt plusieurs hommes et femmes du voisinage, qui semblaient attendre im-

patiemment ce signal, entrèrent sur les pas du jeune homme, et se placèrent, en compagnie des gens de la maison, autour d'une grande table.

—Ce damage qui vienne si tard, l'*Fantaxé*, dit le maître de la maison. On n'a pas le temps de l'*ruminer* comme il faut.

—Voyons c'qui dit, ce cher p'tit, fit une voisine en relevant ses lunettes sur le front, et en fixant sur celui qui devait lire le journal deux petits yeux gris, pétillants de plaisir.

—C'qui dit ? demanda un gros homme sur le retour de l'âge. J'suppose qu'il en a encore après le z'*héros*, ajouta-t-il les larmes aux yeux.

—Tiens ! répartit la voisine en riant ; le père qui va pleurer encore pour son chéri !

—J'ai hâte de voir c'qu'on va en faire du cher homme, dit un autre.

—I pourrait bin s'faire qu'à la fin on en f'rait d'la *sou*...

—Chut ! chut ! fit le maître en interrompant cette dernière, jeune fille à l'air mutin et moqueur.

—Écoutez ! écoutez ! crièrent en chœur tous les assistants.

Et le jeune homme commença. Tantôt sa voix était forte et sonore, tantôt elle était brisée et saccadée. Il déclamaient plutôt qu'il ne lisait, et jouait à merveille le rôle du *héros*, dont il simulait les gestes et les exclamations de douleur, de rage et de désespoir. On battait des mains, on trépinait des pieds à chaque mot, tandis que deux ou trois amis du *héros* pleuraient presque en jetant des mots de pitié et de sympathie, suivant la circonstance. Un chien de race anglaise, couché sous la table, mêlait aussi sa voix aux rires bruyants, aux pleurs, et poussait des cris plaintifs. C'était un vacarme infernal, une cacophonie horrible, qui eût brisé l'oreille la plus dure.

Le jeune homme avait terminé la lecture de la scène, causée d'émotions si diverses, si variées, et tout le monde écoutait encore, les yeux fixés sur le lecteur.

—Quoi ! c'ci déjà fini ? demanda, après quelques instants de silence, la jeune fille qui riait et pleurait à la fois.

—Oui, fini jusqu'au prochain numéro, où le *héros* va sortir du grenier.

—Lis-lé donc encore ane fois, dit une grande femme en humant une énorme prise de tabac.

—Oui ! oui ! encore ane fois ! répétèrent plusieurs voix.

Le jeune homme se disposa à lire de nouveau ; mais aussitôt le chien poussa un hurlement vibrant et sonore qui glaça d'effroi tous les auditeurs. Par un mouvement simultané, chacun lança son pied sous la table pour frapper l'animal ; mais il avait fui pour se blottir sous un lit.

—Qu'a-t-i donc c'chien-là ? demanda un du cercle, quand les esprits se furent remis. Chante-t-i, à c'l'heure, la mort du z'*héros* dans l'grigner ? (Et les fronts se déridèrent de nouveau.)

—Toujours, ça signifie queque chose ce hurlement-là, dit la maîtresse du logis, grosse femme à l'air benin.

—Bah ! fit le mari de cette dernière. Quequ'un y ara écrasé la queue, cé s'qui l'a fait sauver, en hurlant.

—Eh non ! reprit la femme ; parsonne de nous aut' groillait... I va arriver quequé malheur, cé pas possible !

—Ça s'pourrait bin ! répliqua la voisine aux lunettes. Mais, en attendant, lisons toujours. l'*Fantaxé* !

—Oui, oui, pour nous *dépeurer*, dit quelqu'un.

—Demain, demain ! répartit la maîtresse. Aussi bin, j'vous dis que j'n'ai pas l'cœur à rire à c'l'heure.

—Ni moé non plus, dit un autre.

—Eh bin ! allons-nous z'en chacun cheu nous pour r'venir demain après la grand'messe, dit le gros homme.

—Oui, demain après la messe, ajouta la voisine aux lunettes.

—R'posons-nous c'te nuit pour mien être disposé à nous amuser demain...
Il é pas d'bonne heure non plus ! (Au même instant, onze heures sonnèrent.)

—Onze heures ! onze heures ! dirent avec surprise les veilleurs.

Et ils se séparèrent en se promettant d'être fidèles au rendez-vous.

Le lendemain grande rumeur dans la maison : tout était bouleversé, les tapis levés, les meubles par la place, des liasses de papiers sur une table ; en un mot, toutes les chambres semblaient avoir été livrées au pillage et présentaient une scène difficile à décrire.

—Quoacé qu'y a donc icite ? demanda la voisine aux lunettes qui arriva la première. On dirait qu'vous déménagez !

—Quand j'vous disais hier soir qu'il était pour arriver queuque malheur !

—Mé quoacé que cé donc, mon Dieu !... Vous m'faites peur !

—Quand on pense que le *Fantasque* a disparu ! dit en pleurnichant le lecteur de la veille.

—L'*Fantaxe* disparu ! exclama la voisine aux lunettes. I faut qu'i s'trouve !

Là-dessus arrivèrent les amis de la veille, qui apprirent tous avec chagrin la fâcheuse nouvelle. Chacun chercha minutieusement de son côté, encouragé par la voisine qui criait : « I faut l'trouver ! i faut l'trouver ! » Elle se jeta enfin sous le lit, et reparaisant aussitôt avec un fragment de gazette à la main :

—Mé cé-t-i, pas un morceau du *Fantaxe*, ça ? demanda-t-elle.

—C'est pourtant vrai ! répondit le jeune homme en examinant le papier qui lui était présenté.

Et il se dirigea vers le lit, sous lequel il trouva d'autres fragments du journal. Chose extraordinaire ! les pages seules qui contenaient la scène des Amis de la Paix avaient été mordues, lacérées. A deux pas était étendu le chien, qui semblait privé de sentiment.

—Le maudit chien ! fit le jeune homme. Il dort après avoir fait son coup. Ici Bull !... Bull ! Bull ! viens ici !...

Le chien ouvrit les yeux, mais ne bougea pas.

—Ah bien ! tu vas payer le *Fantasque*, et tu dormiras après !

Et prenant une canne, il en donna plusieurs coups au chien qui se leva brusquement, le poil hérissé, les yeux flamboyants ; puis poussant un hurlement plus fort que la veille, il retomba sur le carreau.

—Prends garde ! il est p'tête-bin enragé ? dit le maître

—N'craignez pas ! Cé-t-ane indigestion qu'il a attrapée, répartit un farceur : il a trop mangé d'la chair abhorrée par les Juifs ! Hi, hi, hi.

—Pauvre z'héros ! i faut bin que queuqu'un prenne sa part, dit un ami.

—Tiens, v'là quat' sous, dit la voisine au jeune homme ; tu gniras demain matin, avant déjeuner, pour ach'ter un aut' *Fantaxe*... Ane chose comme ça mérite qu'on la consarve !

NISUS.

Un jeune lion de lettres rappelait au souvenir de Mlle A...., jolie sou-brette des boulevards, un ami d'enfance.

—Ma foi, reprit la comédienne, il y a long-temps que je ne l'ai vu, et il doit avoir gardé de moi un bien triste souvenir.

—Et pourquoi ?

—C'est que j'étais si niaise alors que je me sauvais quand on voulait me faire la cour.